Jules Verne
adapté par Michel Honaker

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

Extrait de la publication

© Flammarion, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-1615-7

Extrait de la publication

JULES VERNE

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

Adapté par Michel Honaker

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

1

Un écueil fuyant

La lieue marine équivaut à 5,556 kilomètres. 20 000 lieues correspondent, en chiffres ronds, à 111 000 kilomètres.

L'année 1866 fut marquée par un événement si bizarre, un phénomène à ce point inexplicable que personne n'a pu l'oublier. Tout ce qui comptait d'hommes de mer, des négociants aux armateurs, des simples matelots aux commandants de navire, s'en émut au plus haut point. Je veux parler du monstre énorme qui fut aperçu dans plusieurs océans, par nombre de témoins dont l'honnêteté ne peut être mise en doute. Leurs descriptions divergeaient sur quelques points secondaires, mais toutes attestaient l'énormité de cette créature à forme allongée, parfois phosphorescente, et à la rapidité incomparable. Si c'était un cétacé, alors il surpassait en volume tous ceux que la science avait

Extrait de la publication

classés jusqu'alors. Si c'était un être surnaturel, personne ne se serait risqué à l'inscrire dans aucune des branches existantes de la zoologie.

Le 20 juillet de cette année-là, le capitaine Baker, commandant du steamer *Governor-Higginson,* rencontra cette masse immobile à cinq milles à l'est des côtes australiennes. Il se crut tout d'abord en présence d'un écueil inconnu, non répertorié par les cartes ; il se disposait même à en déterminer la situation exacte, quand deux geysers soufflés par l'inexplicable objet s'élancèrent en sifflant à cent cinquante pieds dans les airs. Baker en conclut qu'il s'agissait bien d'un mammifère aquatique, inconnu jusque-là, qui rejetait par ses évents de telles colonnes d'eau.

Pareille observation fut rapportée trois jours plus tard dans les mers du Pacifique à bord du *Cristobal-Colon*, reliant l'Inde aux Amériques. Donc, ce cétacé extraordinaire pouvait se transporter d'un endroit à un autre avec une vélocité surprenante, puisque les deux points sont séparés d'une distance de sept cents lieues. Quinze jours plus tard, à deux mille lieues de là, l'*Helvetia*, de la Compagnie nationale suisse, et le *Shannon*, du Royal-Mail britannique, se croisant dans cette portion de l'Atlantique comprise entre les États-Unis et l'Europe, signalèrent simultanément le monstre en plein océan. À en croire les marins qui servaient sur l'un et l'autre bord, le monstre dépassait en taille celle de leurs navires

respectifs ! Or, les plus imposantes baleines jamais recensées, celles qui fréquentent les parages des îles Aléoutiennes, n'excèdent pas trente mètres de longueur – si même elles les atteignent.

On devinera, avec ce penchant qui pousse l'esprit humain à croire au merveilleux, quelle émotion produisit la découverte de son existence. Ces rapports arrivés coup sur coup émurent profondément l'opinion publique. Dans les pays d'humeur légère, on plaisanta sur le phénomène, on le caricatura dans les journaux, on le chanta dans les cafés. Dans les pays au tempérament plus grave, et à l'esprit pratique, tels que l'Angleterre, l'Allemagne, et les États-Unis d'Amérique, on commença au contraire à y voir une menace pour le commerce maritime. Tous les êtres imaginaires et gigantesques, depuis Moby Dick la baleine blanche jusqu'au légendaire Kraken, le poulpe géant dont les tentacules peuvent dit-on enlacer un navire et l'entraîner par le fond, revinrent à la mode. Journalistes et savants échangèrent leurs points de vue par magazines interposés – quelques-uns s'insultèrent, et allèrent jusqu'au duel –, des flots d'encre s'écoulèrent en débats et polémiques interminables sans faire le moins du monde avancer une théorie plausible.

Et puis les premiers mois de l'année 1867 virent la question passer de mode. L'opinion est versatile et oublie vite. Elle s'en serait définitivement

désintéressée si de nouveaux événements, autrement plus dramatiques cette fois, n'étaient survenus. En effet, le 5 mars de cette année, vers cinq heures du matin, le *Moravian*, de Montreal Ocean Company, heurta de sa hanche de tribord un roc qui n'était mentionné par aucune carte. Il marchait alors à une vitesse de treize nœuds et, sans la qualité de sa coque renforcée, il est à parier qu'il eût été éventré par la collision et eût sombré au beau milieu de l'Atlantique Nord. Tous les officiers de quart s'étaient précipités sur le pont et avaient scruté la surface de la mer avec la plus grande attention. Ils ne virent rien, si ce n'est un fort remous qui brisait à trois encablures, comme si les nappes liquides eussent été violemment battues. Le relèvement du lieu fut pris avec précision, et le *Moravian* put continuer sa route sans autre dommage. Avait-il heurté une roche sous-marine, ou quelque énorme épave d'un naufrage ? On ne put le savoir, mais l'examen de sa carène en cale sèche montra qu'une partie de sa quille avait été brisée.

À quelque temps de là, un autre incident grave fut signalé, et s'il eut plus de retentissement, c'est parce qu'il affecta la célèbre compagnie anglaise Cunard, réputée pour la solidité de ses navires. La société se vantait d'avoir traversé deux mille fois l'Atlantique sans la moindre avarie, ni même un seul retard. Or, le 13 avril 1867, par mer calme et

brise maniable, l'un de ses fleurons, le *Scotia,* cinglait à une vitesse de treize nœuds sous la poussée de ses mille chevaux-vapeur. Ses roues battaient la mer avec une régularité parfaite. À quatre heures dix-sept minutes de l'après-midi, pendant le lunch des passagers dans le grand salon, un choc peu sensible se produisit un peu en arrière de la roue de bâbord.

Le *Scotia* n'avait pas heurté. Il avait été heurté.

Sur le coup, personne ne s'alerta, quand soudain le cri des matelots de cale remonta sur le pont :

— Nous coulons ! Nous coulons !

L'alerte générale fut donnée. Le commandant descendit par lui-même constater les dégâts et découvrit une brèche triangulaire dans la coque, large d'environ deux mètres, parfaitement découpée comme par un couteau de boucher. L'eau s'y engouffrait à gros bouillons, menaçant la survie du navire. Le capitaine fit immédiatement isoler le compartiment endommagé et, par chance, parvint à rejoindre le port le plus proche. Cette fois, une véritable panique s'empara non seulement des gens de mers, mais également de l'opinion publique. Les journaux en firent leur Une, s'accordant sur un seul point.

Le monde moderne devait se débarrasser à tout prix d'une telle survivance des temps préhistoriques.

Extrait de la publication

2

Le pour et le contre

À l'époque où ces événements se produisirent, je revenais d'une exploration scientifique aux confins de l'État du Nebraska, aux États-Unis. Après six mois passés dans ces régions désertiques à étudier des fossiles d'invertébrés, je n'aspirais alors qu'à retourner en France, à reprendre mes fonctions de professeur émérite au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et à m'occuper de mes précieuses collections zoologiques. Quand eut lieu l'incident du *Scotia,* je résidais dans un grand hôtel de New York en attendant d'embarquer pour ma patrie à bord du premier navire dont ce serait la destination. Si j'avais été éloigné de toute civilisation ces derniers mois, je n'en avais pas moins entendu parler du mystère des mers par les journaux qui m'arrivaient quotidiennement.

C'est peu dire qu'il intriguait ma curiosité toute scientifique et interpellait mon sens du rationnel.

Extrait de la publication

À la vérité, j'étais incapable de me former une opinion définitive. Je flottais d'un extrême à l'autre et refusais de prendre part au débat quand, à mon grand étonnement, plusieurs personnalités officielles me pressèrent de donner mon opinion. La raison ? J'avais publié en France un ouvrage intitulé : *Les Mystères des grands fonds marins*. Je m'étais évertué dans ce livre à dresser un portrait de créatures qui, je le supposais en me fiant à mon instinct autant qu'à de savants calculs, vivaient probablement dans les abîmes inexplorés. Je ne pouvais qu'imaginer leur constitution et leur mode de vie, faute de disposer des moyens techniques pour m'en assurer par moi-même, mais dans mon esprit, il ne faisait aucun doute qu'il en existait et qu'elles possédaient une taille immense, seule capable de résister aux pressions considérables qui s'exercent dans les abysses.

Cet essai, particulièrement apprécié par le monde savant, m'avait valu d'être érigé en sommité dans ce domaine... Un peu contre mon gré. Il n'était pas singulier que l'on me demande mon avis, seulement je n'étais nullement d'humeur à croiser le fer avec mes collègues d'opinion différente. Pourtant, quand le directeur de publication du *New York Herald* m'adressa un télégramme suppliant « l'honorable Professeur Pierre Aronnax de Paris » de prendre part au débat par voie d'article, je me sentis flatté

Extrait de la publication

et acceptai de me fendre d'un communiqué qui disait à peu près ceci :

« Après avoir examiné une à une les diverses hypothèses émises par nombre de confrères, toute autre supposition étant rejetée, il faut nécessairement admettre l'existence d'un animal marin d'une puissance formidable et à ce jour inconnu. Les abîmes marins sont totalement inexplorés, et certains atteignent une telle profondeur que je doute qu'ils le soient un jour. Que se passe-t-il là-dessous ? Quelles sortes d'êtres séjournent, tout en bas, dans l'obscurité, capables d'endurer des pressions inimaginables ? On saurait à peine l'imaginer. La nature conservera toujours jalousement certains mystères.

« Puisque l'on me presse de donner mon opinion, j'opterais pour un narval géant, également appelé "licorne de mer", mais d'une taille et d'un poids inégalés. Cet animal est en effet doté d'une excroissance d'ivoire qui lui tient lieu de museau, d'une hallebarde, suivant l'expression de certains naturalistes. C'est une dent principale qui possède la dureté de l'acier et expliquerait les avaries subies par nombre de navires sur son passage. On a trouvé quelques-unes de ces dents implantées dans le corps des baleines que le narval n'hésite pas à éperonner. D'autres ont été arrachées, non sans peine, de carènes de vaisseaux qu'elles avaient percées comme un foret perce un tonneau. Le musée de la

Extrait de la publication

faculté de médecine de Paris possède une de ces défenses longue de deux mètres vingt-cinq centimètres, et large de quarante-huit centimètres à sa base ! Eh bien, supposez l'arme dix fois plus forte, et l'animal dix fois plus puissant, lancez-le avec une rapidité de vingt milles à l'heure, multipliez sa masse par sa vitesse, et vous obtenez un choc capable de produire une catastrophe semblable à celle qui s'est produite à bord du *Scotia*. Mais notez-le, ceci n'est qu'une hypothèse théorique !

Ces derniers mots étaient pure lâcheté de ma part. Je voulais jusqu'à un certain point couvrir ma dignité de professeur, mais ne pas m'exposer à la risée des Américains, qui rient bien quand ils rient, surtout aux dépens des Français. Mais au fond, j'admettais l'existence du « monstre ».

Mon article eut un grand retentissement et fut âprement discuté. Il rallia un certain nombre de partisans. La solution qu'il proposait, d'ailleurs, donnait le champ libre à l'imagination. L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels. Or la mer est précisément le seul milieu où la présence de tels géants soit plausible. Mais si certains enfermaient ce problème dans une querelle purement scientifique, la majorité faisait valoir que des vies humaines étaient en danger à la surface des océans, et qu'il était préférable de s'en débarrasser. Les politiques s'en mêlèrent et, par crainte

Extrait de la publication

d'être taxés de passivité, ils décidèrent d'attribuer des moyens à un tel projet.

C'est ainsi qu'à New York on fit les préparatifs d'une expédition destinée à le traquer. À ces fins, une frégate de grande marche, l'*Abraham-Lincoln*, joyau de la flotte américaine, fut affrétée afin de prendre la mer au plus tôt. Qu'on en doute ou non, toute trace de l'animal disparut à cette époque. Plus aucun navire ne le rencontra. Plus aucune vigie ne l'aperçut. C'était à croire que ce fantastique narval avait eu connaissance du complot qui se tramait contre lui. Certains plaisants prétendirent qu'il avait probablement intercepté les messages télégraphiques qui circulaient par les câbles immergés à grande profondeur.

On en rit.

Jusqu'à cette date du 2 juillet, à laquelle on apprit qu'un steamer assurant la liaison de San Francisco à Shanghai avait croisé l'animal dans les eaux du Pacifique Sud. Aussitôt, le branle-bas de combat fut sonné. Le capitaine de l'*Abraham-Lincoln*, le célèbre commandant David Farragut, héros de la guerre de Sécession, qui attendait une piste sur laquelle s'élancer, ou plutôt un sillage, fit allumer les chaudières, rappeler son équipage, et s'apprêta à lever l'ancre.

Et c'est trois heures avant l'appareillage que je reçus une lettre expédiée par le secrétaire à la Marine en personne, un certain Hobson :

*« Professeur Aronnax, au nom du gouvernement des États-Unis d'Amérique, nous serions honorés que vous vous joigniez à l'expédition de l'*Abraham-Lincoln*, car nous verrions avec plaisir la France, pays ami s'il en est, représentée par un savant de votre notoriété dans cette entreprise. Le commandant Farragut tient une cabine à votre disposition. Très cordialement. »*

Trois secondes avant l'arrivée de cette lettre, je ne songeais pas un seul instant à poursuivre le monstre des mers. Trois secondes après, je comprenais que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie, était de participer à cette traque sans pareille. J'oubliai tout : la fatigue d'un long séjour dans le désert, la nostalgie de mon pays, et plus encore celle de mes collections d'ossements. J'appelai à pleins poumons :

— Conseil ? Conseil, où es-tu ? Nous partons !

3

Comme il plaira à monsieur…

Le dévoué Conseil, mon secrétaire et homme de confiance, se présenta sur le seuil de ma chambre. C'était un personnage étonnant, d'origine flamande mais s'exprimant dans un français parfait. Il était doté d'une nature vigoureuse, d'une mémoire proprement inouïe et d'un sens aigu de l'organisation qui m'étonnaient toujours. En dépit de son nom, il se gardait de jamais donner le moindre conseil à personne. Flegmatique par nature, zélé par habitude, il veillait en toutes circonstances à observer les gens et les choses avec une égale prudence. Je supposais qu'il avait enduré de grandes épreuves dans sa vie avant de fréquenter le monde des savants du Muséum d'histoire naturelle comme simple valet. De cette période, il ne faisait jamais aucune allusion. Son passé était un mystère, que j'eusse trouvé indécent de vouloir éclaircir.

Il était entré à mon service dix ans plus tôt et me suivait depuis comme mon ombre de par le monde. Il avait pour marotte la classification. Il classifiait tout, et rien, avec un naturel confondant, comme si c'était le seul moyen de nourrir son esprit porté au raisonnement plutôt qu'à la fantaisie. Il était pour moi bien plus qu'un secrétaire, un compagnon précieux. Nous avions tous deux une trentaine d'années, ce qui aurait pu nous faire abolir la réserve d'usage entre employeur et employé... Mais Conseil refusait obstinément de s'adresser à moi autrement qu'à la troisième personne. C'est ainsi qu'à mes appels empressés, il se contenta de me répondre un :

— Monsieur a appelé ?

— Prépare nos bagages, Conseil, mon ami, car nous partons !

— Je suppose que l'excitation de monsieur signifie que nous ne rentrons pas à Paris comme prévu ?

— Si, si... Certainement... Mais en faisant un détour.

— Le détour qu'il plaira à monsieur.

— Conseil, nous embarquons pour l'une des plus grandes aventures à laquelle un savant ait jamais été convié. Nous partons à la chasse au narval.

— Au narval ? fit écho Conseil. Comme il plaira à monsieur. Que faisons-nous des spécimens que

nous avons rapportés du Nebraska ? Des échantillons étiquetés ?

— Plus tard !

— Et le babiroussa[1] de monsieur ?

— Je n'en ai aucune idée ! On le nourrira au zoo en notre absence. D'ailleurs, je donnerai l'ordre de l'expédier en France avec le reste sitôt que possible.

— Mieux vaudrait que je m'en charge, s'il plaît à monsieur.

— Oui, en effet... C'est tout ce que tu en dis ? Mais nous partons sur l'*Abraham-Lincoln* à la demande du gouvernement américain, rien que cela !

— Si cela convient à monsieur.

— Quoi ? Tu ne fais pas le rapprochement ? Nous allons à la chasse au monstre marin, ce terrible narval dont je t'ai maintes fois parlé, au sujet duquel j'ai écrit cet article !

— Moi, je ferai pareillement à monsieur et j'irai où il ira.

Et ce fut tout. Un quart d'heure après, il avait bouclé nos malles et veillé à ce qu'elles soient transbordées sur-le-champ à bord de la frégate. À notre arrivée au port, l'*Abraham-Lincoln* vomissait déjà des torrents de fumée noire par ses deux

1. Animal à cornes d'origine indonésienne ressemblant à un sanglier.

cheminées. C'était un beau navire, solidement caréné et capable d'atteindre une vitesse considérable de dix-huit mille nœuds. Nous dûmes jouer des épaules pour atteindre l'échelle de coupée, car le quai était noir de monde. Sitôt à bord, je demandai à rencontrer le commandant Farragut afin de lui présenter mes respects. Il m'accueillit on ne peut plus chaleureusement avec une poignée de main franche tout américaine.

— Professeur Aronnax, je présume ?

— En personne.

— Votre cabine vous attend. Nous levons l'ancre incessamment.

Conseil et moi laissâmes le commandant aux soins de son appareillage, et nous nous fîmes conduire dans nos quartiers, deux cabines confortables situées à l'arrière du bâtiment, toutes proches du carré des officiers. Il ne se passa guère longtemps avant que le commandant Farragut ne donne l'ordre de larguer les amarres. Des centaines, des milliers de mouchoirs s'agitèrent parmi la foule massée sur la jetée pour saluer notre départ et une émotion inhabituelle me serra le cœur.

Le commandant Farragut était un remarquable navigateur, digne de la frégate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du narval, aucun doute ne s'élevait dans son esprit : c'était un monstre tout

droit sorti des enfers, et il ne permettait pas que son existence fût discutée. Il était déterminé à le tuer ou se faire tuer par lui. Pas de milieu. Quant à l'équipage, il était animé par le même désir que celui de son capitaine : harponner la gigantesque licorne des mers, la hisser sur le pont, et l'inscrire au menu du jour. Chacun vaquait donc à sa tâche avec la plus grande rigueur et scrutait la mer à tout moment.

Un baleinier n'eût pas été mieux armé que l'*Abraham-Lincoln*. Il était pourvu de tous les engins de chasse connus, depuis les traditionnels harpons à main jusqu'aux balles explosibles des canardières. Sur le gaillard d'avant s'allongeait un canon perfectionné, se chargeant par la culasse, très épais de parois, capable d'expédier un obus de quatre kilos à une distance moyenne de seize kilomètres. Mais par-dessus tout, le navire possédait une arme secrète.

Il avait à son bord Ned Land, le roi des harponneurs.

Ned Land était un Québécois, d'une force de bras et d'une habileté de main peu communes dans sa profession. Adresse et sang-froid, audace et ruse, il possédait ces qualités à un degré très supérieur à celui de ses collègues. Âgé d'une quarantaine d'années, d'une taille avoisinant les deux mètres – et si l'on ajoute qu'il était vigoureusement bâti –,

Extrait de la publication

il imposait le respect en toutes circonstances. La puissance de son regard accentuait singulièrement sa figure de loup de mer mangée par une abondante barbe bouclée. Il se distinguait par un tempérament grave, peu enclin à la camaraderie, qui pouvait aller jusqu'à la violence pour peu qu'une situation lui déplaise. Le commandant Farragut avait été bien avisé d'engager pareil homme car il valait à lui seul tout un équipage quand il s'agissait de scruter la surface de l'océan ou d'éperonner une baleine. Je ne saurais mieux définir Ned Land qu'en le comparant à un puissant télescope, associé à un canon toujours prêt à exploser.

Qui dit Québécois dit Français, et, si peu communicatif qu'il fût, il se prit d'une certaine sympathie pour ma personne, peut-être parce que ma nationalité le fascinait et que c'était l'occasion pour lui de s'exprimer dans sa langue, alors qu'il était entouré d'ordinaire par des Anglo-Saxons. Il descendait d'une vieille famille de pêcheurs, et j'aimais entendre ses récits d'aventures, ses poursuites héroïques de cétacés dans les mers polaires, ses combats épiques qu'il évoquait avec une grande poésie naturelle. C'était une sorte d'Homère Québécois, chantant une « Iliade » des régions méconnues du Nord. Mais quant à son opinion sur la question du monstre que nous poursuivions... Il ne croyait guère en l'existence de ce narval géant et, lorsque

j'évoquais ce sujet, il ne manquait pas d'afficher une moue dubitative. Je n'avais pas renoncé pour autant à le rallier à ma cause. Un jour que nous étions seuls sur la dunette, je le pris à part :

— Enfin, Ned, je ne vous comprends pas. Vous, homme de mer, qui avez sillonné tant de mers à la recherche des créatures les plus gigantesques de la planète, pourquoi ne voulez-vous pas convenir de l'existence de celle-ci ?

Le harponneur me regarda quelques instants, puis frappa mécaniquement son large front du plat de sa main, geste qui chez lui symbolisait l'incompréhension :

— J'ai mes raisons, professeur Aronnax.

— Mais vous devriez être le dernier à douter en de pareilles circonstances !

— C'est ce qui vous trompe, car, voyez-vous, j'ai poursuivi beaucoup de cétacés dans ma carrière, plus que mon lot, et j'en ai harponné un grand nombre. Si puissants, si bien armés qu'ils soient, ni leurs queues ni leurs défenses n'auraient pu entamer les plaques de tôle d'un steamer comme celui du *Scotia*. Au temps des navires en bois, je ne dis pas, mais aujourd'hui, professeur, nous ne voguons plus sur des coques de noix. Je suis même étonné que vous, un naturaliste, puissiez ne pas voir là un argument de taille contre votre théorie.

Extrait de la publication

— Mais il s'agit là d'un animal inédit, dont nous ne connaissons rien. Tout ce temps, il aura vécu dans les failles les plus profondes des océans et quelque événement l'aura récemment contraint à gagner la surface. Un changement alimentaire, une modification de ses conditions de vie... Cela seul peut expliquer sa taille immense et sa constitution phénoménale.

— Cela ne se peut pas, s'obstina simplement Ned Land.

Sur le moment, je ne vis là qu'un signe d'entêtement obtus et décidai de ne plus aborder le sujet avec lui.

Au début du mois de juillet, la frégate longeait déjà la côte de l'Argentine. Le commandant Farragut se résolut de descendre encore afin d'affronter le terrible cap Horn, ce roc perdu qui signale l'extrémité du continent américain. Il pensait que ces eaux tourmentées pouvaient offrir une sorte de refuge au monstre. Aussi, durant la délicate manœuvre qui consistait à défier ce passage si redouté des marins, chacun redoubla de vigilance pour surveiller la mer. On écourtait les repas, les heures de sommeil pour disposer d'un surcroît de temps. Une prime substantielle avait été promise au premier qui signalerait l'apparition de l'animal, mais ce n'était pas la seule raison de cette ferveur. Une sorte de haine instinctive, presque viscérale, s'était installée chez

Extrait de la publication

les matelots, qui les poussait à donner le meilleur d'eux-mêmes dans cette traque.

Moi, que l'appât du gain n'attirait guère, je n'étais pas le moins assidu. Tantôt accoudé aux bastingages du gaillard d'avant, tantôt appuyé à la lisse de l'arrière, je dévorais d'un œil avide le cotonneux sillage qui blanchissait la mer jusqu'à perte de vue. Conseil n'était pas moins assidu à cette tâche ! Et que de fois nous avons partagé l'émotion de l'état-major, de l'équipage, lorsque quelque capricieuse baleine élevait son dos noirâtre au-dessus des flots. Le pont de la frégate se peuplait en un instant. Chacun, la poitrine haletante, observait la marche du cétacé, évaluait du regard sa dimension, sa masse. L'*Abraham-Lincoln* modifiait aussitôt sa route et fonçait droit sur l'innocent cétacé qui à son approche disparaissait bien vite sous les eaux, au milieu d'un concert d'imprécations déçues ! Vaine émotion. Déception amère.

Et pendant que nous continuions à scruter la houle, jusqu'à en devenir aveugles, Ned Land restait dans son coin à fourbir ses harpons, silencieux, presque détaché, veillant à ne pas se mêler à cette folie collective...

Nous coupâmes le tropique du Capricorne, puis l'équateur, sans trouver trace de notre animal fantastique. Le commandant Farragut pensait, avec raison, qu'il valait mieux fréquenter les eaux

profondes, et s'éloigner des continents ou des îles que l'animal avait toujours paru éviter. Il s'écoula trois longs mois, durant lequel chaque jour dura un siècle ! L'*Abraham-Lincoln* sillonna toutes les mers septentrionales du Pacifique, courant aux baleines signalées, faisant de brusques écarts de route, virant subitement d'un bord sur l'autre, s'arrêtant soudain, forçant ou renversant sa vapeur, coup sur coup, au risque d'épuiser ses machines... Et rien ! Rien que l'immensité des flots déserts ! Le découragement gagna, bientôt suivi par l'incrédulité. C'était donc une chimère que nous poursuivions, un rêve fou, né de l'imagination de fantaisistes !

Qu'il était loin l'enthousiasme de l'embarquement ! Le commandant Farragut devait à présent convaincre l'équipage tout entier de poursuivre l'entreprise. Après d'âpres négociations, il obtint trois jours de sursis. Si, ce délai passé, rien ne se produisait, il fit la promesse de retourner à New York.

Nous étions alors le 2 novembre.

Le 4 au soir, à la veille de rebrousser chemin, la frégate croisait à deux cents milles des côtes japonaises. La nuit approchait. De gros nuages voilaient le disque de la lune, alors dans son premier quartier. La mer ondulait paisiblement sous l'étrave de la frégate. Les hommes, juchés dans les haubans, examinaient l'horizon qui s'obscurcissait. Les

Extrait de la publication

officiers, armés de leur lorgnette de nuit, fouillaient l'obscurité croissante. Je me trouvais alors appuyé à l'avant, sur le bastingage de tribord. Conseil, posté près de moi, regardait devant lui, l'air songeur.

— Allons, Conseil, c'est notre dernière nuit. La dernière occasion d'empocher deux mille dollars...

— Que monsieur me permette de lui dire que je n'ai jamais compté sur cette prime ridicule.

— Tu as raison, Conseil. C'est une sotte affaire, dans laquelle nous nous sommes lancés avec trop de légèreté. Que de temps perdu, que d'émotions inutiles ! Nous devrions être en France depuis longtemps.

— Dans le petit appartement de monsieur, rue Cuvier, abonda Conseil, d'où il est si aisé de contempler le Jardin des Plantes et les pavillons de recherches... Et j'aurais déjà classé les fossiles de monsieur ! Et le babiroussa de monsieur serait installé dans sa cage de la Ménagerie, et il attirerait tous les curieux de la capitale !

— Comme tu dis, Conseil ! Notre cher babiroussa... Sans compter qu'à notre retour, nous deviendrons la risée du monde scientifique !

— Faut-il le dire, monsieur...

— Il faut le dire, Conseil !

— Eh bien, monsieur n'aura que ce qu'il mérite ! Quand on a l'honneur d'être un savant comme monsieur, on ne s'expose pas à ce genre de...

Conseil ne put achever son compliment. Au milieu du silence général, une voix de tonnerre venait de se faire entendre, celle de Ned Land :

— Ohé ! La chose en question, sous le vent, par le travers !

Extrait de la publication